

# BREVET DE TECHNICIEN SUPERIEUR

SESSION 2011

## CULTURE GENERALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé Durée 4 heures

**Première partie** : synthèse (40 points)

Rire : pour quoi faire ?

Vous rédigez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

**Document 1** : Voltaire, article « Rire », extrait du *Dictionnaire Philosophique* (1764)

**Document 2** : Alain Vaillant, extrait des actes du colloque sur le rire (2009), université Paris Ouest.

**Document 3** : Umberto Eco, *Le Nom de la Rose* (1982), Septième jour.

**Document 4** : Louis-Philippe métamorphosé en poire par Charles Philipon (1831)

**Deuxième partie** : écriture personnelle (20 points)

La dénonciation par le rire est-elle efficace selon vous ?

### Document 1

#### RIRE

Que le rire soit le signe de la joie comme les pleurs sont le symptôme de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais : ceux qui savent pourquoi cette espèce de joie qui excite le ris retire vers les oreilles le muscle zygomatique, l'un des treize muscles de la bouche, sont bien savants. Les animaux ont ce muscle comme nous ;  
5 mais ils ne rient point de joie, comme ils ne répandent point de pleurs de tristesse. Le cerf peut laisser couler une humeur de ses yeux quand il est aux abois, le chien aussi quand on le dissèque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs maîtresses, leurs amis, comme nous ; ils n'éclatent point de rire comme nous à la vue d'un objet comique : l'homme est le seul animal qui pleure et qui rie.

10 Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige, nous ne rions que de ce qui nous égaye : les raisonneurs ont prétendu que le rire naît de l'orgueil, qu'on se croit supérieur à celui dont on rit. Il est vrai que l'homme, qui est un animal risible, est aussi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire ; un enfant qui rit de tout son cœur ne s'abandonne point à ce plaisir parce qu'il se met au-dessus de ceux qui le font rire ; s'il rit quand on le chatouille, ce n'est pas assurément

15 parce qu'il est sujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout seul, pour la première fois, *l'Amphitryon* de Molière ; je ris au point de tomber à la renverse ; était-ce par fierté ? On n'est point fier quand on est seul. Était-ce par fierté que le maître de l'âne d'or se mit tant à rire quand il vit son âne manger son souper ? Quiconque rit éprouve une joie gaie dans ce moment-là, sans avoir un autre sentiment.

20 Toute joie ne fait pas rire, les grands plaisirs sont très sérieux : les plaisirs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, n'ont jamais fait rire personne.

Le rire va quelquefois jusqu'aux convulsions : on dit même que quelques personnes sont mortes de rire ; j'ai peine à le croire, et sûrement il en est davantage qui sont mortes de chagrin.

25 Les vapeurs violentes qui excitent tantôt les larmes, tantôt les symptômes du rire, tirent à la vérité les muscles de la bouche ; mais ce n'est point un ris véritable, c'est une convulsion, c'est un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies, parce qu'on souffre ; mais le rire ne l'est pas ; il faut lui donner un autre nom, aussi l'appelle-t-on rire *sardonien*.

30 Le ris malin, le *perfidum ridens*, est autre chose ; c'est la joie de l'humiliation d'autrui : on poursuit par des éclats moqueurs, par le *cachinum* (terme qui nous manque), celui qui nous a promis des merveilles et qui ne fait que des sottises : c'est huer plutôt que rire. Notre orgueil alors se moque de l'orgueil de celui qui s'en fait accroire. On hue notre ami Fréron dans *l'Écossaise* plus encore qu'on n'en rit : j'aime toujours à parler de l'ami Fréron ; cela me fait rire.

## Document 2 :

*L'auteur se propose d'énumérer les spécificités du rire moderne à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle.*

5 Le rire aristocratique restait à sa manière un rire communautaire (produit et consommé à l'intérieur d'un groupe social très homogène et uni par des liens de connivence très étroits). Au contraire, le rire de la France révolutionnée est désormais à la destination d'un public par définition hétéroclite et aléatoire. Il doit donc reposer sur un arsenal de mécanismes dont la simplicité et l'efficacité compenseront une moindre complicité entre les rieurs. Comme on le sait, les spécialistes expliquent généralement l'âge d'or du burlesque américain, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par la nécessité de faire rire ensemble des publics formés d'immigrés qui, venus de toute l'Europe, ne partageaient ni la même langue ni la même culture, donc par la nécessité de revenir aux sources les plus élémentaires du comique. Même si la France du XIX<sup>e</sup> siècle est  
10 évidemment très loin d'une pareille hétérogénéité sociale, il n'empêche que la société post-révolutionnaire est infiniment plus ouverte que l'univers clos des salons aristocratiques.

Dans le cadre de la société de consommation culturelle qui se met alors en place à destination du public et qui va progressivement générer son économie et ses industries, on se met à consommer le rire pour lui-même et pour le plaisir qu'il apporte, et non plus seulement pour l'usage qu'on  
15 pouvait en faire (par exemple, comme instrument de contestation ou de sociabilité). Dans cette culture du rire pour le rire (comme il y a, à la même époque, une esthétique de l'art pour l'art), ce

sont les formes comiques les moins signifiantes qui sont désormais privilégiées, alors qu'elles étaient systématiquement dévalorisées dans la culture d'Ancien Régime. Dans le traitement comique de la langue, seuls les jeux sur le signifié (donc les mots d'esprit) étaient autorisés ; le XIXe siècle voit au contraire le triomphe du calembour, de l'à peu près et de toutes les manipulations ludiques du langage, qui sont les plus insignifiantes et psychologiquement les plus régressives. De même, la culture classique du comique était de nature fondamentalement satirique, la satire visant toujours, au bout du compte, à délivrer une leçon sérieuse. Au contraire, la forme canonique du rire moderne est la parodie, qui, omniprésente dans la culture du XIXe siècle, entraîne une carnavalisation systématique et permanente du monde et qui, dans la très grande majorité des cas, n'a pas d'autre visée que cet effet burlesque de carnavalisation.

Les promoteurs de ce nouveau rire sont très logiquement les deux types d'instances dont la fonction même est de s'adresser à ce public anonyme et insaisissable qui caractérise le fonctionnement culturel de nos sociétés modernes : d'une part les professions du spectacle (théâtres du Boulevard, cafés-concerts, cabarets, etc.), d'autre part et surtout la presse. Le rire moderne est toujours, peu ou prou, un rire médiatique et l'univers multiforme de la presse (journaux politiques, organes de la petite presse, revues, etc.) a été, tout au long du XIXe siècle, le principal vecteur de la culture comique. Selon un cliché de l'époque, le journal a d'ailleurs pris la succession du salon d'Ancien Régime ; il entretient, en la démocratisant, la tradition de *l'esprit* aristocratique. De surcroît, il ne faut pas oublier que, au moins jusqu'en 1870 (fin du Second Empire) ou plutôt jusqu'en 1881 (date de la grande loi républicaine sur la liberté de la presse), la liberté d'expression est encore réprimée. Le rire envahit d'autant plus généreusement l'espace du journal que ce dernier est strictement contrôlé dans sa double mission d'information et de discussion. On rit dans la presse à défaut de parler sérieusement de politique. Et, souvent aussi, on rit pour en parler à mots couverts. Le rire n'a donc rien perdu de sa fonction de contestation idéologique. Celle-ci est au contraire considérablement amplifiée : d'une part parce qu'il existe désormais une vie parlementaire et gouvernementale qui peut donner matière à débat, d'autre part parce que ce rire contestataire bénéficie de la force de frappe médiatique de la presse moderne.

### Document 3

*Guillaume de Baskerville mène l'enquête et finit par comprendre que le bibliothécaire, Jorge de Burgos, a empoisonné les pages d'un livre d'Aristote consacré au rire. Dans une confrontation finale, Jorge s'explique.*

— Mais qu'est-ce qui t'a fait peur dans ce discours sur le rire ? Tu n'élimines pas le rire en éliminant ce livre.

— Non, certes. Le rire est la faiblesse, la corruption, la fadeur de notre chair. C'est l'amusement pour le paysan, la licence pour l'ivrogne, même l'Eglise dans sa sagesse a accordé le moment de la fête, du carnaval, de la foire, cette pollution diurne qui décharge les humeurs et entrave d'autres

désirs et d'autres ambitions... Mais ainsi le rire reste vile chose, défense pour les simples, mystère déconsacré pour la plèbe. L'apôtre même le disait, plutôt que de brûler, mariez-vous. Plutôt que de vous rebeller contre l'ordre voulu par Dieu, riez et amusez-vous de vos immondes parodies de l'ordre, à la fin du repas, après avoir vidé les cruches et les fiasques. Elisez le roi des fols, perdez-vous dans la liturgie de l'âne et du cochon, jouez à représenter vos saturnales la tête en bas... Mais ici, ici... »

A présent Jorge frappait du doigt sur la table, près du livre que Guillaume tenait devant lui.

« Ici on renverse la fonction du rire, on l'élève à un art, on lui ouvre les portes du monde des savants, on en fait un objet de philosophie, et de perfide théologie... [...] Le rire libère le vilain de la peur du diable, parce que, à la fête des fols, le diable même apparaît comme pauvre et fol, donc contrôlable. Mais ce livre pourrait enseigner que se libérer de la peur du diable est sagesse. Quand il rit, tandis que le vin gargouille dans sa gorge, le vilain se sent le maître, car il a renversé les rapports de domination : mais ce livre pourrait enseigner aux doctes les artifices subtils, et à partir de ce moment-là illustres, par lesquels légitimer le bouleversement.

**Umberto ECO, *Le Nom de la Rose* (1982),** Septième jour.

Avec l'aimable autorisation des éditions Grasset

#### Document 4



Louis-Philippe métamorphosé en poire par Charles Philippon